

Strasbourg / Luna Park à Musica

Le panopticon d'Aperghis

Georges Aperghis projette avec *Luna Park*, donné ce vendredi à Musica, une vision aussi terrifiante qu'éclatante de notre société de l'image, sous l'œil technologique totalitaire des caméras de surveillance et des webcams.



Une pièce saturée d'écrans, d'images, de sons. (Photo DNA – Jean-François Badias)

■ On aurait évidemment eu tort de croire ce titre menteur : *Luna Park* ne tourne pas le grand manège du divertissement riant. C'est plutôt une chambre des horreurs technologiques, où se combinent les formes les plus sophistiquées du contrôle postmoderne, entre la vidéosurveillance généralisée de l'espace public et l'exhibitionnisme pornocrate de l'intime dans le cyberspace universel, avec la diffusion d'images de soi abondant les réseaux sociaux.

Deux faces d'un même phénomène : voir et être vu, sans jamais savoir par qui ni quand. Voilà nos villes et nos vies dans l'œil inquisitorial de gigantesques panopticons, soumises sans aucune violence, contrainte ni coercition ; le rêve totalitaire de société transparente, de la prédiction foucaldienne, réalisé sans résistance. Où surveiller ne serait plus punir, mais exister, hors même toute répression.

Luna Park met en scène dans un dispositif magistral ce système contemporain de contrôle social et policier,

normatif et disciplinaire, ce panopticon devenu modèle, d'observation (-opticon) de tous (pan-).

Aperghis encapsule ses quatre interprètes dans des cellules qui renferment la terreur carcérale : surveillants et surveillés, dans ce cadre cloisonné, ils s'y observent au moyen de micros, caméras de surveillance, écrans, haut-parleurs espions. Ce sont des individus seuls dans le circuit, sans interaction autre que virtuelle et technologique.

Quatre cellules comme les volets d'un retable

L'intelligence de ce dispositif saisissant, c'est de jouer tout aussi bien avec la référence à l'architecture panoptique qu'avec la construction musicale, pour installer une machinerie dramaturgique aussi terrifiante qu'éclatante.

Aperghis déploie les quatre cellules comme les volets d'un retable, dans lequel il place deux figures verticales, les flûtistes Eva Furrer et Michael Schmid, encadrant deux figures assises, le per-

cussionniste Richard Dubelski et la comédienne Johanne Saunier. Cet espace de jeu formidablement scénographié par Daniel Lévy se sature d'écrans et d'images, un flux mêlé de vidéos de surveillance, de séquences fictionnelles, de vues instantanées des acteurs et musiciens.

A ces quatre enfermés, se cognant à la solitude absurde et paradoxale d'un monde certain de n'avoir jamais autant communiqué, Georges Aperghis, aidé de l'écrivain François Regnault pour les textes, machine une polyphonie complexe, qui multiplie ses effets, de fragments musicaux, de voix de synthèse, de phrases, de mots, de phonèmes, de chiffres, de souffles amplifiés par la flûte basse et l'octobasse. Le mixage de ces sources combinatoires, qui se superposent en une langue rythmique, souvent hermétique, vient saturer à son tour l'espace, à l'image des images, amplifiant l'écho de cette folie désormais ordinaire de notre monde d'attraction ; ce *Luna Park*.

Nathalie Chifflet